HOMMAGE

FAIT

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

De quelques idées sur un VÊTEMENT *uniforme et raisonné, à l'usage des enfans;*

PAR M. FAUST, DOCTEUR EN MÉDECINE.

L'HUMANITÉ a sa place dans l'ordre des choses ; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine : il faut considérer l'homme dans l'homme, et l'enfant dans l'enfant ; assigner à chacun sa place et l'y fixer.



A STRASBOURG,
Chez ANDRÉ MEYER fils, Ami de l'auteur.
L'an 3me de la Liberté.
Avec les caractères de JACOB.

MESSIEURS,

Le bonheur des hommes étant votre unique objet, vous me permettrez sans doute de vous présenter quelques idées, que je crois neuves, sur les mauvais effets que produit l'habillement actuel, surtout celui des enfans, pour lesquels le projet d'un *vêtement* commode et uniforme me paraît mériter l'approbation du sage; il remettra naturellement ces créatures innocentes dans l'état que la nature leur avait assigné, les fera jouir des droits imprescriptibles de leur âge, et les rendra libres de corps et d'esprit. L'objet est important, et mes vues, Messieurs, me promettent de votre part quelque attention.

Bückebourg en Westphalie, ce 26 Août 1791.

BERNARD CHRISTOPHE FAUST,
docteur en médecine.

ANALYSE

Des idées de M. Faust sur un habillement uniforme qu'il désirerait voir adopter pour les enfans, dont il fait hommage à la Nation française et qu'il soumet à la sagesse de ses Représentans.

Monsieur FAUST pénétré de l'admiration la plus profonde pour les travaux de l'Assemblée Nationale qui a si énergiquement défendu les droits de l'homme, à qui elle a rendu sa liberté, en lui donnant des lois sages et positives, après avoir brisé le joug arbitraire sous lequel il gémissait, vient présenter aussi à nos Législateurs, sa portion de lumières, dans la vue de contribuer, pour sa quote-part, au bonheur de l'espece humaine, en l'éclairant sur ses véritables intérêts.

Pour cet effet, il considere l'homme en quelque façon. déjà en graine, c'est-à-dire avant qu'il soit conçu et né; il prouve combien notre pitoyable maniere de nous vêtir, et surtout d'affubler trop-tôt les enfans des mêmes formes d'habits dont se vêtissent les hommes faits, est contraire à la santé, en développant le

tempérament des mâles avant l'époque où nos climats devraient naturellement opérer cette crise ; il examine la coupe mal raisonnée et ridicule de nos habits, et la multitude de nos ligamens pernicieux, tels que cols, poignets, jarretières, &c. qui garottent toutes les parties essentielles de notre corps qu'ils flétrissent en gênant le retour des liqueurs, et influent par conséquent d'une maniere bien positive sur nos esprits, affaiblissent nos facultés intellectuelles au point d'ôter à l'homme toute force et désir d'être libre, en lui inspirant le goût de la paresse et de la servitude qui en est une suite naturelle.

Il considere la belle espece d'hommes de l'Asie, surtout de ces fameuses contrées grecques qui produisent ces belles formes de la nature, qui ont donné tant de supériorité aux artistes anciens sur les modernes et dont les pauvres nudités lourdes et sêches de nos climats, ne peuvent supporter le parallele. Ensuite, en habile physicien, M. Faust jette un regard attentif sur les parties sexuelles de l'homme et de la femme, dont il montre les inconvéniens lorsqu'elles sont enveloppées, comme cela se pratique chez nous, avant l'âge convenable, et qu'elles ne sont pas exposées au contact de l'air extérieur. Il cite à cet égard les

avantages de certains peuples, et particulierement des montagnards écossais qui ne portent point de culottes, sur les autres peuples connus.

Il finit par déterminer un habillement uniforme dans le genre de la tunique romaine, que les enfans doivent porter jusqu'à une certaine époque pour retarder autant que faire se peut, celle de la puberté des mâles.

M. Faust indique aussi les résultats désagréables de l'habillement destructif des femmes qui ont l'air d'être coupées en deux comme des guêpes, dont la partie supérieure comprime les seins et la partie inférieure produit d'autres inconvéniens majeurs. Il désirerait que les deux sexes eûssent la même forme d'habits dans l'enfance, pour éviter les doutes que la différence des vêtemens doit naturellement faire naître dans ces jeunes cervelles, et prévenir par-là les abus dangereux qui en sont une suite, et s'appuie sur des auteurs estimés et connus. Il forme des voeux pour l'extirpation de ces maladies produites par la mal-propreté et le miasme des vieilles fripperies dont la classe du peuple habille ses enfans, telles que la galle, &c. Il voudrait surtout prévenir et anéantir pour jamais, s'il était possible, ces germes meurtriers

qui affligent une grande partie de l'espece de notre Europe. Il démontre la nécessité de laisser les enfans des deux sexes en société ; il pense que la constitution de la fille profiterait des forces physiques de son vigoureux compagnon de jeu, et le garçon contracterait de la douceur naturelle de sa compagne.

M. FAUST prétend avec raison, que les enfans doivent être abandonnés à toute la pétulance et aux jeux innocens de leur âge, et que ceux qui n'ont pas été assez heureux pour pouvoir se livrer à la vivacité de leurs premieres années, semblent vouloir s'en dédommager ensuite dans un tems fait pour le travail et la réflexion; qu'il est essentiel pour la force du corps comme pour celle de l'esprit que l'on puisse s'écrier avec cet ancien : *Multa satis lusi.*

Une expérience fondée sur des observations faites avec soin, et sept années de pratique constante dans l'institution de la jeunesse, m'ont forcé d'être à beaucoup d'égards de l'avis de M. FAUST. Je soumets ses réflexions et les miennes au jugement de la Nation entière et à la pénétration du Corps Législatif qui la représente ; il les honorera sans doute d'un regard attentif et favorable,

Je fais l'office d'un ami ; l'Auteur m'ayant témoigné

le plus vif empressement que cette petite production fût mise par moi sous les yeux de l'Assemblée Nationale ; elle ne désaprouvera sans doute point le zèle d'un citoyen qui n'a d'autre but que d'être utile, et dont l'ambition serait comblée s'il pouvait se flatter de mériter un sourire de la patrie.

Fait à Strasbourg, le 3 Septembre, l'an 3me de la liberté.

André MEYER, fils.

IDÉES

Sur un vêtement uniforme et raisonné, à l'usage des Enfans.

Pour être heureux, l'homme a besoin de peu (1); il a besoin d'une ame saine dans un corps sain; s'il réunit ces deux objets qui n'en font qu'un, il est parfaitement heureux.

Les accessoires, dans lesquels on fait ordinairement consister le bonheur, ne sont que des zéros ajoutés à des unités auxquelles ils n'équivalent point.

L'intérêt le plus précieux, sans doute, d'un État, c'est de tirer des têtes et des bras des Citoyens, dont il est composé, le plus grand avantage possible; pour cet effet les têtes doivent être saines. La santé et la liberté des individus, même celles de leur ame, ont souffert infiniment.

Les vêtemens, surtout ceux de notre enfance, ont une influence forte et immédiate sur la santé du corps, sur nos facultés intellectuelles, et par suite sur la liberté de l'homme; je prie que l'on me permette d'examiner ces effets.

Nous habillons nos enfans comme des hommes faits,

(1) Man wants but little here below, nor wants that little long.

GOLDSMITH.

rien de plus pernicieux. L'immortel ROUSSEAU a sagement observé que le plus grand vice de l'éducation consistoit en ce que nous considérons et traitons nos enfans comme de grandes personnes; il est évident que l'on part de ce principe pour les vêtir de même, de façon que l'enfant qui se voit traité en grande personne en prend insensiblement le ton, les manières, en suit les caprices, contracte leurs vices, il ajoute foi à leurs opinions, il rougit d'être enfant et cesse réellement de l'être.

POUR remettre les enfans à leur place et en faire des hommes, il faut commencer par leur affecter un vêtement qui les distingue des hommes faits, et les réintégrer, pour ainsi dire, dans les droits heureux de leur âge, *où le rire est toujours sur les lèvres, et où l'ame est toujours en paix.*

LA perspicacité romaine avoit assigné aux enfans un vêtement particulier qu'ils étoient dans l'usage de quitter à 16 ou 17 ans, et après avoir été revêtus de la toge virile (*libera, pura, candida, virilis toga*) solemnellement et en présence des Dieux du capitole (1); on les présentoit au peuple dans la place publique (2).

(1) *Ante deos libera sumpta toga est.* PROPERT. L. IV. El. 12.

(2) SÉNÈQUE écrit à LUCILIUS. Epit. 4. " *Tenes utique memoriâ quantum senseris gaudium, quùm, pretextâ positâ, sumpsisti virilem togam et in forum deductus es.* " Et CATULLE écrit avec le souvenir agréable d'un enfant: " *Tempore, quo primùm vestis mihi tradita pura est, jucundum dum ætas florida ver ageret, multa satis lusi!* " Nos jeunes gens peuvent-ils dire aussi *multa satis lusi*! Non certes, de-là

La forme des vêtemens des enfans n'est ni fixe ni réguliere, elle est diversifiée à l'infini, suivant le caprice des parens, ce qui est très-nuisible : elle trouble les enfans et devient le germe du désordre de leurs idées qu'elle porte jusques dans l'existence même de l'espèce humaine que l'on pourroit comparer à une farce tragi-comique.

Les enfans des riches sont habillés magnifiquement, ce qui les rend vains et orgueilleux; sentimens qui se fortifient avec l'âge et finissent par étouffer la vérité même. Ils ne font cas des hommes qu'en raison de leur mise et méprisent les pauvres; les haillons, qui couvrent à peine la nudité des enfans de ceux-ci, les dégradent à leurs propres yeux, glacent le germe de la dignité de leur être; de-là leur insensibilité au mépris des autres et d'eux-mêmes, le goût de la mendicité, du vagabondage, du vol

Quoique les vêtemens des enfans du peuple ne consistent la plupart du tems, que dans une mauvaise friperie, ils n'en deviennent pas moins dispendieux par les façons continuelles qu'ils exigent, en rendant le poids des unions légitimes plus pesant ils diminuent la population (1).

tant d'extravagances dans l'âge mûr ; il semble qu'on veuille se dédommager alors de toutes celles qu'on n'a point commises dans ses premières années.

(1) „ Nous ne procréons qu'en raison de nos propres jouissances, et de

Nous sommes garottés dans nos habits ; et dans nos premieres années où le corps devrait être dégagé de toute entrave, où le développement du jeu des muscles ne devrait éprouver aucun obstacle pour donner au corps la forme et la souplesse qui concourrent si puissamment à lui donner de l'aplomb, de l'agilité, enfin qui forme des hommes braves, et en quelque sorte invulnérables comme d'autres Achilles ; il est étranglé dans ses habits qui le gênent dans tous ses mouvemens. Ce sont ces liens qui privent réellement les enfans des droits imprescriptibles qu'ils ont de se livrer à la vivacité des jeux innocens de leur âge tendre ; et c'est préparer à ces êtres garottés dès leur jeunesse, une santé frêle, une constitution foible dans l'âge mûr, qui produit cette paresse d'âme et de corps, qui rend l'homme pesant, mal-adroit, insensible, borné, propre en un mot à la servitude.

Car enfin, les enfans ont aussi des droits qui devroient être sacrés.

En somme il y auroit encore beaucoup à dire sur la nécessité de suivre dans les différents climats la gradation des saisons, et de ne point se vêtir trop dans les temps de chaleur ; comme dit le judicieux Montaigne : „ Or tout étant exactement fourny ailleurs de filet et

la possibilité de faire subsister l'être auquel nous donnons le jour. „ *De la Monarchie Prussienne*, *sous* FRÉDÉRIC LE GRAND, *par* MIRABEAU, T. 1. P. 167. *in*-4°.

d'éguille, pour maintenir son estre (1). „ L'air, dont la balsamique et salutaire influence agit si puissamment sur les animaux et les plantes, (car les uns et les autres souffrent par la privation de l'air libre) est intercepté par la coupe ridicule de nos habits, collés hermétiquement sur nos membres qui en sont flétris.

Cette forme et cet assemblage bizarre de notre mise, gêne la transpiration, et empêche le corps de se dégager d'une infinité de sucs âcres et malfaisants, rendent l'usage des bains et des ablutions difficile, et la peau et les habits se crassent. La chaleur et les émanations concentrées par l'habillement perfide que nos peres ont adopté, amollissent la peau et affoiblissent le tempérament. Des rhumes fréquens sont le fruit du moindre air froid dont nous sommes frappés. Par cette chaleur continuelle et concentrée, le corps est comme dans une serre-chaude, il mûrit avant le tems fixé par la nature.

Nos vêtemens étroits et les ligamens qui gênent toutes les parties essentielles de notre corps, compriment les vaisseaux lymphatiques, et toute l'économie de notre machine en souffre. Le poids de nos habits lourds et étroits affaisse le corps et reserre la poitrine.

L'affaissement du corps est prouvé par M. Moheau. (2) Rien de plus avéré encore que la facilité avec laquelle la

(1) Essais- London 1724. T. 1. P. 228.

(2) Recherches et considérations sur la population de la France. T. 1. ch. 9.

poitrine d'un jeune sujet se resserre dans un tems où les côtes, l'épine du dos et ses cartilages sont encore malléables, et toute sa charpente flexible:

C'est précisément à ces poitrines étroites contre nature et si communes chez nous que l'on doit attribuer la cause que l'espèce roide et applatie des Européens est si peu propre à la nage (1).

Une poitrine large étant chez l'homme une marque certaine de sa force et de sa valeur, une poitrine étroite, resserrée, est un signe non équivoque de sa dégradation.

Ce sont les poitrines étroites qui produisent une espèce d'hommes énervés, incapables du plus petit effort dans l'eau, et dont la dixième partie périt par des maladies de poitrine.

Les habillemens, dont on affuble les enfans du peuple, étant la plupart du tems, des habits qui ont déjà servi à d'autres, dont l'étoffe imprégnée d'un miasme mal-sain

(1) Le grand, l'illustre SOMMERING dit expressément : que les os de la poitrine étaient plus spacieux et plus creux chez l'espèce mâle des Nègres que chez les Européens; ce qui est encore visible par les superbes squélettes conservés, quoïque par le dessèchement, ils ayent perdu plus de deux pouces en hauteur. SOMMERING. *De la différence des corps des Nègres et des Européens.* P. 31. §. 34.

Cet excellent anatomiste observe en outre que, quant à la charpente, les Nègres sont infiniment mieux partagés que les Européens, et que cet avantage doit être attribué à la liberté dont leurs individus jouissent chez eux depuis l'instant de la naissance; tandis que les Européens sont garottés du moment qu'ils apperçoivent le jour.

porte avec lui le germe d'une infinité de maladies ; beaucoup de ces malheureux enfans deviennent languissans et finissent par mourir. Les guenilles mal-propres occasionnent et perpétuent des maladies épidémiques, et tant que les enfans du peuple seront enveloppés de lambeaux, l'extirpation de la petite vérole, de la rougeole, de la fièvre pourprée, de la coqueluche, et de la galle, est presqu'impossible.

L'ATTENTION de couvrir la tête est également très-contraire à la santé du corps, et nuit singuliérement à celle de l'esprit.

LE cerveau reçoit la 5me partie du sang et 8 fois plus que les autres parties du corps (1) ; et par le soin que nous avons de couvrir la tête chaudement, le sang s'y porte encore avec plus d'abondance.

LES cols et les cravattes, en usage chez les enfans, l'augmentent également, par le serrement des veines du col qui gêne le retour de cette liqueur.

PAR ce moyen le sang, montant toujours à la tête, presse le cerveau, l'homme devient foible, languissant, apoplectique, stupide, indolent, imbécile, insensé, paresseux et impotent.

LA division des sucs nerveux ne peut se faire qu'avec peine dans un cerveau débile, ils ne peuvent par conséquent

(1) Haller : Element : phisiolog : T. IV. L. X. Sec. V. §. XX. P. 139.

vivifier ni corps ni ame; un cerveau plein ou obstrué est peu susceptible d'impressions vives ou régulières; l'ame circule difficilement dans un cerveau bouché ou épais, et l'homme pousse ainsi d'un pas chancelant sa triste carriere.

Le défaut d'air et la chaleur que nos coëffures entretiennent à la tête, surtout des enfans du peuple, engendrent cette multitude de vermine et ces éruptions si communes dans cette classe; le tort que cela fait est incroyable, et l'on peut regarder les poux et la galle comme une calamité particuliere qui afflige l'espece humaine.

Les anciens peuples alloient, nuë-tête —

Suétone en parlant de jules césar: „ *armorum et equitandi peritissimus, laboris ultrà fidem patiens erat: in agmine nonnunquam equo, sæpius pedibus anteibat, capite detecto, seu sol seu imber esset* „ (1)

Et silius jtalicus (2) en parlant d'annibal:

„ *Celsus et in magno præcedens agmine ductor*
Imperium perferre suum, tum vertice nudo
Excipere insanos imbres, doctique ruinam
Spectarunt poeni „

La manière de s'habiller de nos femmes est aussi très-défectueuse: je ne me permettrai aucune réflexion sur son élégance et le plus ou moins de goût; mais les habillemens

(1) Suetonii: jul. caesar, P. 45, lugd: batav. 1645.

(2) L. i. v. 249 — 252.

des

des femmes, serrés des hanches partagent, pour ainsi dire, le corps en deux ; la circulation de l'air entre ces deux parties est arrêtée, la chaleur de l'une et de l'autre occasionne des émanations; la chaleur de la partie inférieure produit des vapeurs désagréables, la malpropreté, la foiblesse, l'assoupissement, le flux blanc, des hernies et souvent la chûte de la matrice (1); celle de la partie supérieure amollit et affoiblit les seins, qui offrent à l'individu naissant une maigre nourriture: la compression qu'éprouvent les seins, non seulement les affoiblit, mais en détruit jusqu'au bouton; une infinité d'enfans nouveaux-nés, périssent, parce que les seins des meres en sont dépourvus ; et dans le cas où les boutons ne seroient pas absolument détruits, ils sont au moins en si mauvais état et si foibles, que la plupart des meres souffrent considérablement des plaies qui leur viennent, et ne peuvent allaiter leurs enfans.

L'EFFET pernicieux des corps est démontré.

LES talons hauts de nos souliers sont encore très-contraires au corps et à l'ame; ils rendent la marche moins affirmative, et font perdre l'aplomb à l'un et à l'autre.

ANDRY avait déjà dit dans son Orthopédie, que les jeunes filles ne devaient point porter de talons hauts à

(1) Dans les sphères élevées, beaucoup de femmes et de demoiselles portent des calçons, c'est une invention meurtriere qui dispose à des hernies, à la chûte de la matrice, au flux blanc, aux vapeurs, &c.

leurs souliers avant quatorze ans. D'après la simple inspection du pied il est encore clair, et CAMPER l'a démontré, que le même soulier ne peut servir indifféremment au même pied.

L'HABILLEMENT des hommes, et particulièrement celui dont on les affuble dans l'enfance, est infiniment plus pernicieux que celui du sexe féminin.

Les culottes sont la piece principale de l'habillement masculin. Je prie que l'on me permette d'en examiner l'effet, du moins avant l'âge de puberté.

J'AI été bref dans ce qui a précédé; les réflexions suivantes me paraissent neuves et extrêmement intéressantes pour le bien-être de l'humanité.

LA loi invariable du règne animal et du règne végétal est applicable aussi à l'espece humaine; l'homme mûrit-il de bonne heure? c'est-à-dire la faculté de se reproduire se développe-t-elle chez lui avant que les sens et l'esprit soient formés? il n'acquiert ni force ni vertu; le sujet mûri de trop bonne heure, perd aussi, comme cela est d'ordinaire chez les adultes, sa semence de très-bonne heure, et périt de corps et d'ame. RAYNAL expose les conséquences de la perte de la semence de la maniere suivante:

“ UN libertinage précoce, qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, et fanne la beauté des femmes à la fleur de leurs années; une race d'hommes sans instruction, sans force et sans courage, incapables de

servir la patrie; des magistrats sans dignité et sans principes; la préférence de l'esprit au bon sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu; des hommes personnels substitués à des hommes officieux; des offres sans réalité; des connoissances sans nombre et point d'amis; des maitresses et point d'épouses; des amants et plus d'époux; des séparations, des divorces; des enfans sans éducation; des fortunes dérangées; des meres jalouses et des femmes vaporeuses; les maladies des nerfs; des vieillesses chagrines, et des morts prématurées,, .

Puis il s'écrie avec chaleur et emportement:

" Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes (1) ,,

D'après les sages loix de la nature, l'espece mâle en France ne devroit avoir de la semence qu'à 15 ou 16 ans, et cette semence ne devroit nullement être perdue mais conservée dans le corps, pour lui donner de la vertu, de la force et de l'activité.

Mais de nos jours le mâle a déjà de la semence à l'âge de 10, 11 et 12 ans, qu'il perd.

Par quelle loi sage la providence a-t-elle mis ce retard dans la préparation de la semence? et comment les hommes

(1) Supplément à l'histoire philosophique et politique: à la Haye, 1781. T. iv. P. 426 — 427.

peuvent-ils être prodigues de cette portion si précieuse de leur être, et détruire ainsi l'ouvrage du créateur?

La décoction de la semence se fait tard, parcequ'avant l'âge de 15 á 16 ans elle ne reçoit que le sang nécessaire pour entretenir suffisamment l'ouverture des canaux qui doivent facilitèr la sécrétion du sperme, et c'est le défaut de chaleur ou de sang qui suspend cette opération de la nature.

Le peu de sang et de chaleur, qui se trouve dans les testicules des enfans, vient de ce que 1°. les artères qui sont destinées à l'y conduire sont très-petites, et n'en peuvent contenir qu'une très-petite quantité.

2°. Ces artères sont liées dans leur direction vers les testicules, avec des veines qui reportent le sang au cœur (1) sans qu'il ait pu entrer dans les testicules.

3°. Les veines qui forment en quelque sorte les testicules sont extrêmement petites, entremêlées comme des pelottes de fil et divisées en petits vaisseaux, approchant comme ceux des citrons.

4°. Les testicules sont revêtus d'une forte enveloppe qui ressemble à du parchemin, qui les tient serrés et s'oppose à l'infiltration du sang.

5°. Les testicules enveloppés seulement du sac léger du Scrotum participent peu de la chaleur du corps et sont exposés à l'air extérieur.

(1) Haller dit: „ *Verissimum est, et a me non semel visum, cera per arterias injecta venas spermaticas repleri.* „ Elem. physiol. T. VII. P. 432.

On peut conclure avec certitude de ce qui va suivre, combien la sécrétion tardive de la semence dépend de la position libre des testicules.

Chez l'enfant mâle avant sa naissance, les testicules se trouvent dans l'intérieur du corps, dans les reins, sous les rognons, par conséquent en lieu sûr, ils descendent dans les aines et peu avant ou après la naissance ils passent séparément de chaque coté par une ouverture oblique de l'anneau abdominal dans le Scrotum.

L'ouverture de l'anneau abdominal de chaque coté n'eut pas eu lieu si les testicules étaient restés à la place où ils étaient avant la naissance.

Que l'on me permette seulement de présenter la conséquence majeure qui résulte de la place des anneaux abdominaux et de la position libre des testicules.

Le moindre effort soit en soulevant ou en portant un fardeau, soit en toussant, éternuant ou en tombant (1) &c. peut élargir les deux anneaux abdominaux, et l'épiploon,

(1) Une infinité de hernies sont occasionnées par la maniere dont on oblige le premier rang des troupes à mettre *genoux en terre*, dans l'exercice á feu, et elles sont d'autant plus fréquentes dans ces sortes de momens, que la fureur de faire la belle cuisse a imaginé d'attacher la ceinture de la culotte aux basques de la veste, ce qui cause non seulement des hernies, mais gêne l'homme dans sa marche. La raison devrait proscrire ces pitoyables moyens que l'on peut regarder comme des écarts de génie de nos Colonels modernes. Quant au *genoux en terre* du premier rang, l'humanité devrait également en proscrire l'usage, si cela pouvoit se concilier avec ce genre de service.

ou les intestins ensemble ou séparément peuvent les élargir, ou briser(1), ou occasionner des hernies; une telle hernie est la plupart du tems inguérissable.

Une hernie rend l'homme, quoique jeune, sain et vigoureux, 1°. peu propre à aucun travail tant soit peu pénible, à plus forte raison incapable de mouvemens violens, de tout travail de peine, ou de fatigue du corps. 2°. Elle occasionne à l'homme des douleurs aigues et multipliées le reste de sa vie; il ne peut supporter aucune nourriture de difficile digestion, et rarement il peut dîner à fond sans s'exposer à des douleurs et à des inconvéniens majeurs. 3°. Ces douleurs deviennent si aigues chez des sujets d'ailleurs forts et bien constitués, qu'après six ou huit jours d'un martyr horrible, une gangrène froide termine leur triste existence.

Je crois que sans exagération, on peut porter à un quart les malheureux herniaires qui périssent des suites de ce cruel et douloureux accident. Un homme attaqué d'une hernie, procrée la plupart du tems de chétifs enfans. Il n'arrive même que trop souvent que ceux, qui se confient à quelque misérable opérateur ambulant, sont la victime de l'impéritie de ces charlatans, qui les traitent comme l'animal qui a servi à leur apprentissage, c'est-à-dire, qu'au lieu de faire l'opération d'une hernie, ils

(1) Ce dernier cas de rupture est bien rare.

font celle de la castration (1). M. FRANCK à Pavie, le digne successeur de l'immortel TISSOT (2), (j'ai eu le bonheur de voir M. TISSOT à Lausanne) a dit que dans la plupart des villages d'Allemagne on compte deux ou trois personnes affligées d'hernies; et j'ai démontré qu'il y avait en Allemagne plus de deux cens mille individus mâles qui en sont affectés.

LA France a 43,000 paroisses, dont la plupart consistent en deux ou trois villages, en supposant trois hommes cassés dans chacun, le nombre s'en éleverait à. . 129,000.

400 grandes villes; en supposant 20 mâles par ville, dans cet état, il en résulterait . . . 8,000.

1600 petites villes à 10 par ville, ci . . . . 16,000.

Formant un total de . . . . 153,000.

Au moins 150,000 malheureux êtres affligés d'hernies, dans la seule France; dont 25,000 périront misérablement dans des angoises terribles.

AMIS, certes! c'est là une très-grande calamité; peut-

(1) Une bonne police ne devrait souffrir aucun de ces prétendus chirurgiens herniaires, qui ne sont la plupart du tems que des châtreurs de cochons.

(2) C'est vous, très-excellent TISSOT, que je prie expressément, en qualité de juge compétent, intègre et éclairé, de porter un jugement détaillé sur mes idées contenues dans cet écrit.

être serai-je assez heureux pour détourner ce fléau du genre humain.

En parlant des testicules, proprement dit, je passerai sous silence les maux infinis que beaucoup ont éprouvé par leur position libre, et abandonnés par cette raison à leur propre poids.

Je ne dirai qu'un mot de la castration : être privé de ses testicules dans sa jeunesse, c'est faire la perte la plus immense qu'un homme puisse éprouver.

Le malheureux à qui cela arrive a perdu la grande destination de son existence, celle de propager son être; le rapport délicieux de l'amour d'une compagne et des enfans n'existe plus pour lui, il ne peut plus se livrer à de certains travaux, et la tendresse ne saurait le récompenser de ses peines, ni essuyer la sueur de son front; il a perdu sa force et son repos, le contentement intérieur de son âme, et le bonheur de la vie; il ne lui reste ni vertu ni jugement; ces châtrés sont pleins de finesse et de malice, ils ne respirent que haine et vengeance contre le genre humain qui les a si cruellement trompés. Non rien n'est sacré pour eux.

Le rédacteur de l'excellent livre de FAUSTIN, ou le *Siècle Philosophique*, (livre allemand) dit : qu'année commune, plus de 4000 enfans subissent la castration en Italie, surtout dans l'état ecclésiastique. Et comme les

châtreurs

châtreurs de cochons se promenent dans le Tyrol et en Bavière, de même les châtreurs d'enfans se promenent en Italie.

Les cinq sixièmes de ces malheureux enfans périssent à coup sûr dans l'opération, ou succombent à ses suites funestes; ceux qui survivent deviennent des masses de chair pâles et informes, ni hommes, ni femmes, ils sont l'horreur du sage (1).

Depuis plus de 2000 ans, et particuliérement dans la brillante et voluptueuse contrée de l'Orient, il y en avait par millions de ces châtrés, et c'est principalement à ces détestables eunuques que l'Asie, la plus brillante et la plus belle partie du globe, doit le joug affreux qui l'accable, et par suite le malheur de l'espece humaine. Des millions d'hommes, sans l'avoir mérité, plongés à jamais et pour le reste de leur vie dans un abyme de désespoir et de malheur auxquels il n'y a plus de remède; malheur dont l'esprit humain ne saurait concevoir l'énormité. Tout cela cependant n'eut pas eu lieu, si le Créateur avait laissé les testicules à la place où ils étaient avant la naissance, c'est-à-dire dans les reins.

Celui qui a vu disséquer un cadavre de notre espece par un artiste habile, et dans les principes de l'art; ou

(1) De Non dans son voyage pittoresque, observe que sur cent châtrés, il s'en trouve à peine un seul, propre au chant d'église ou du théâtre.

le petit doigt seulement; aura remarqué dans les ligamens, les tendons, les nerfs, les veines, les jointures, les os, l'assemblage le plus merveilleux, et tout homme qui a des yeux et qui n'est point dépourvu de ses facultés intellectuelles, sera forcé de convenir en voyant ces merveilles, que le Créateur a prévu tous les dangers et toutes les fonctions auxquelles ce petit doigt est destiné.

OUI jusqu'au petit doigt, la bonté du Créateur a voulu qu'il soit parfait, qu'il puisse servir à toutes les fonctions, et qu'il soit garanti enfin de tout danger et de tout accident; et cependant ce petit doigt qui est le comble de l'art, de sa prévoyance et de ses soins paternels, contribue si peu au bonheur de notre existence; et comme l'éternelle sagesse a prévu les accidens auxquels ce petit doigt pourrait être exposé, elle l'a prémuni contre tout danger; elle a pareillement prévu les peines et les souffrances qui peuvent résulter des anneaux abdominaux, et de la position libre des testicules; cependant le Tout-Puissant créa ces anneaux et plaça les testicules hors du corps.

AINSI la position des testicules hors du corps, était non seulement invariablement nécessaire, mais l'utilité dont elle est aussi, en compense parfaitement le danger.

L'UTILITÉ consiste, 1°. en ce que le mince Scrotum dont les testicules sont enveloppés, les expose bien plus immédiatement au contact de l'air extérieur que le reste

des parties du corps : elle consiste dans l'enveloppe dure de la cloison frappée de l'air frais ou du froid en hyver, qui en reçoit du ton, et les fait résister à l'infiltration du sang, en ce que les veines extérieures fortifiées par l'air ou le froid, y contribuent dans le même sens, et empêchent le peu de sang qui ne pénètre dans les testicules pendant l'enfance que pour entretenir les canaux nécessaires à la sécrétion future de la semence ; en ce qu'à chaque pas le renouvellement de l'air frais et calmant en tempere la chaleur.

Ainsi la sécrétion plus ou moins tardive de la semence dépend en grande partie de la position des testicules plus ou moins exposés à l'action de l'air froid.

Quand ensuite les forces augmentent, qu'une santé brillante, soutenue du tempérament sanguin de l'adolescent, porte le sang avec plus d'abondance dans les testicules, pour y préparer la sécrétion de la semence ou du moins son esprit (1), alors le pourtour du Scrotum et les parties sexuelles commencent à se garnir d'un duvet qui croît, et conserve dans leur atmosphere une certaine chaleur qui, en dilatant la peau et les veines des testicules, facilite la circulation du sang en plus grande quantité, et par cette

(1) Dans toutes les distillations chimiques, il se développe premièrement un air spiritueux avant que celui qui s'exhale en vapeur se change en fluide ; l'acte de la sécrétion a sûrement quelque analogie avec une distillation chimique.

douce chaleur, prépare la sécrétion et la décoction de la semence.

2°. PARCEQUE les testicules sont libres et ne sont point exposés à la compression, au frottement, ni à l'irritation.

CHEZ quelques hommes, à la vérité en très-petit nombre, il arrive que les testicules ne descendent point dans le Scrotum ni avant ni après la naissance, et que l'un ou tous deux restent pendant tout le tems de leur existence dans la capacité du corps.

UNE expérience constante a prouvé, que ces hommes dont les testicules sont incessamment couvés par cette chaleur distillante, pressés; irrités et privés de l'influence bienfaisante de l'air, sont pubers de très-bonne heure et très-lascifs. (ROLFINC *de partib: generat: dicat: p*: 29. PAULLINI *observat: med: physic: p:* 505. DIEMERBROOC, *anatom: p:* 121. BANHINI *theatr: anat: p*: 94; SCHURIG *spermatolog* : *p* ; 62, 426) ARISTOTE soutient pareillement que les testicules restés dans le corps rendent les hommes infiniment plus libidineux. (*de generat : animal: l: I.*)

HERMANN BOERHAVE, ce grand, ce sage, cet habile médecin s'écria dans ses leçons: „ il est merveilleux, que la plus noble partie du corps humain, d'où dépend uniquement la durée de l'espece humaine, soit placée hors du corps où le moindre accident peut occasionner des ravages affreux, et détruire les organes générateurs;

que la castration soit si aisée, si les hémorragies n'en étoient une suite infiniment à craindre ; il semble que la nature ait tout disposé pour que cette partie soit conservée froide, que le mouvement du sang y soit plus lent qu'ailleurs ; et que les testicules soient la partie la plus froide du corps (1).

Considérons actuellement la manière d'agir des hommes. A peine le petit garçon a-t-il 3 ans, qu'on veut qu'il soit un homme fait et qu'on le met en culottes. Cet enfant qui, dans son accoutrement, avoit tous ses mouvemens libres, pouvoit courir, sauter et gambarder à son aise, est maintenant, 1°. sanglé et cousu dans ses coulottes ; tout le fruit qu'il en tire est le trouble de ses idées, en un mot, une cervelle détraquée.

Les enfans supportent patiemment les culottes, ces liens perfides du corps, parce qu'ils s'imaginent qu'ils en

(1) Prælect : *in propr: institut: rei medic.* T. v- P. 1. p. 293. Ce sont les propres termes de Boerhave ;

"*Mirabile est, liquidum* (l'organe) *in corpore humano nobilissimum, a quo solo perennitas generis humani pendet, duci extrà corpus, ubi inflictum vulnus generationem facillimè destruat : ut non alibi castraretur faciliùs, nisi hæmorragia metueretur. Videtur*, naturam *hæc omnia ita fabre-facere, ut frigus faciat, et lentissimum motum in sanguine genitali, ut nihil in corpore teste frigidius sit.*„

Schaller ajoute à ceci l'observation suivante. (P 295.)

„ *Valdè autem verosimile est calore abdominali seminis secretionem promoveri, a longitudine verò vasorum deferentium et frigore externo inhiberi ; exemplo confirmat* Banhinus *in Testicondo quem salacissimum fuisse refert theâtro anatom.* P: 94;

valent mieux et sont moins enfans; et cependant l'ame est entravée comme le corps.

2°, L'ENFANT ne peut dans les premieres années ni boutonner ni déboutonner ses culottes et à tout bout de champ il est dans les ordures.

3°. S'IL veut uriner, il est obligé de tirer avec effort sa petite verge hors de la culotte; il lui faut plus d'une année pour y être stylé.

DES enfans, des bonnes, des domestiques le manient, le tiraillent et jouent avec ses parties génitales; par ces attouchemens le petit garçon (et même la petite fille qui souvent l'aide et à laquelle le pauvre innocent veut par complaisance aider à son tour (1) contracte une certaine familiarité avec des parties autrefois regardées comme sacrées, inpures et honteuses, et c'est là une des premieres occasions qui a conduit à ce terrible abus de soi-même, dont parle le célèbre TISSOT, et que cet habile médecin regarde comme l'acte le plus destructif de notre être.

VENONS au point capital. C'est à trois ans que l'on donne ordinairement les premieres culottes aux petits garçons, et quelquefois plutôt.

CES culottes sont communément d'étoffe de laine, elles empêchent l'air extérieur de frapper les testicules ils n'en

(1) Les garçons et les filles ont par ce moyen acquis une connaissanse très-exacte des différences sexuelles.

sont ni rafraîchis ni dans l'état de repos convenable. Les culottes tout au contraire provoquent un certain miasme aux environs des parties génitales que la chemise se formant en plis y entretient, et où toute la chaleur et les émanations âcres de la partie supérieure et inférieure du corps viennent se concentrer, et cette chaleur autour des parties génitales est surement de plusieurs degrés plus fortes que celle de la partie inférieure du corps et des cuisses. Cette chaleur âcre et humide, ce miasme enfin qui environne les parties, est un vrai bain de vapeurs irritantes, prolongé dans un long espace de 8 à 10 ans pendant lequel elles produisent le malheureux effet d'engourdir et d'amollir les parties solides des testicules, elles y attirent dans ces flasques parties, pendant 8 ou 10 ans ou jusqu'à l'âge de 12 ans, le sang, les sucs, peut-être même le fluide nerveux, et pendant ce long espace de 8 ou 10 ans, ces testicules amollis, dilatés et sanguins, au lieu d'être froids, libres et tranquilles, qui devroient pomper moins de sang, sont échauffés comme dans une serre-chaude par des vapeurs âcres et distillantes, ce qui pendant 8 ou 10 ans à raison de 12 à 15 heures par jour; équivaut dans ce laps de tems à 43,800 ou 54,750 heures d'une vraie couvée, et occasionne nécessairement une sécrétion abondante de semence.

C'est donc aux culottes qu'il faut attribuer la cause de ce que les petits garçons se trouvent avoir de la semence à l'âge de 10 ou 12 ans au lieu de 15 ou 16, de-là ces

épanchemens précoces et la malheureuse manie de s'énerver de corps et d'esprit; de-là vient qu'ils ne sont point dans le rapport dans lequel ils devroient être avec eux-mêmes, avec les autres, ni avec l'état, ni avec la divinité, et qu'enfin ils se fannent et se flétrissent „ comme la vigne „ à laquelle on fait porter du fruit au printems, languit et „ meurt avant l'automne „ (1).

L'OBJECTION que l'on pourroit peut-être me faire, „ que les culottes ne sont pas une invention des tems modernes que nos arrieres ayeux en portoient et n'étoient cependant pas de ces hommes corrompus et énervés déjà avant l'âge par une volupté non naturelle comme leurs neveux, que les culottes ne peuvent par conséquent être regardées comme la cause de cette grande et presqu'universelle dégradation que nous remarquons de nos jours. „ Cette objection, dis-je, est sans fondement parce qu'il est prouvé 1°, par les lois de la nature, que les culottes par

(1) Depuis le rocher d'Elliot jusqu'au pays où MAUPERTUIS mesura la terre, tout porte des culottes, à l'exception des montagnards Ecossais, qui portent depuis leur enfance, au lieu de culottes, des tabliers, cet usage dériverait-il peut-être de la tunique des Romains, qui se terminait au dessus du genou. Leurs cuisses et les parties génitales sont nues et exposées à l'air comme chez les Romains. Tous ceux qui ont vu de ces montagnards attestent unanimement que leurs parties génitales, tant la verge que les testicules, sont d'une grosseur extraordinaire, surpassant beaucoup toutes les nations à cet égard, et par conséquent aussi pour le coït. La vérité et la cause de ce phénomene sont aisées à comprendre, le chêne au pied des montagnes, devient un tout autre arbre en santé, force, hauteur, épaisseur, durée et bonté, que le chêne nain dans les serres d'un jardin.

leur

leur chaleur, leur exhalaison, par leur pression, leur irritation portent nécessairement avant le tems le sang dans les testicules, et que par suite la semence se distille et se sépare. Aucune objection n'est admissible contre les loix de la nature, c'est par elles que HUYGENS et NEWTON déterminèrent la figure de la terre, tandis que les mesures de CASSINI furent reconnues erronnées (1).

2°. LES culottes étoient dans les siècles précédens beaucoup plus larges, moins gênentes, par conséquent plus fraîches, surtout dans l'enfance; les enfans restoient à moitié nuds, et conservoient plus longtems la robe.

3°. DANS les siècles précédens les enfans étoient tenus plus fraîchement, leur éducation étoit plus dure, (plus conforme à la nature) le cerveau et les nerfs étoient tranquilles et dans un état de simplicité animale, sous une discipline raisonnable et entendue; ces enfans formèrent en croissant une bien plus saine et meilleure génération que celle de nos jours.

4°. CROIRE que nos arrières ayeux aient été parfaitement sains et robustes, et que la génération actuelle, qui est si déchue, ait été procréée d'un germe corrompu, et que

(1) L'anatomiste qui par des recherches anatomiques veut combattre les vérités que j'avance et qui sont fondées sur les lois immuables de la nature, doit se rappeller les mesures de CASSINI.

c'est par sa propre faute qu'elle se trouve si dégradée dans sa course bornée, c'est une erreur; il faut chercher la cause de la dégradation de l'espèce humaine actuelle dans les trois ou quatre précédentes et plus anciennes générations; car les culottes eurent aussi leur influence sur nos arrières ayeux, quelque rapprochée de la nature qu'était leur manière de vivre, la culotte produisoit son effet.

J'ai dit précédemment qu'il y a en France 150,000 mâles affligés d'hernies; par conséquent cent cinquante mille hommes malheureux et misérables! c'est assurément un très-grand malheur! Le Créateur fit tout parfait ainsi que les anneaux abdominaux parfaitement proportionnés en force à celle du corps.

Le sexe a aussi ses anneaux abdominaux; le ligament rond de la matrice passe chez elles du corps par l'anneau abdominal de chaque coté dans une lèvre des parties. Nous trouvons aussi des hernies chez les femmes, par les anneaux abdominaux; mais ces hernies des femmes sont en proportion de celles des hommes comme 1 à 25. Grande et frappante différence! Pourquoi les anneaux abdominaux des femmes plus foiblement constituées sont-ils si forts? et pourquoi ceux de l'homme robuste, si foibles? Personne, à ma connoissance n'a encore proposé, encore moins résolu, cette grande question, si intéressante pour l'espèce humaine.

La cause en est, que les mouvemens des aines et du bas ventre chez les femmes les entretient beaucoup plus frais que chez les hommes, chez qui les muscles et aponevroses, formant l'anneau abdominal, sont au moyen des culottes, de la chaleur et des exhalaisons, qu'elles entretiennent, amollis, affoiblis, relâchés et variqueux. Attribuer la cause de cette grande diffèrence au travail plus pénible des hommes, c'est à quelques égards une grande erreur; car 1o. les femmes sont souvent sujettes aussi à de rudes travaux, et dans la plus grande partie de la France elles portent les charges les plus pesantes, et notamment sur la tête, ce qui pourroit aisément endommager les anneaux abdominaux.

2o. La bonne moitié de toutes les hernies est occasionnée par des mouvemens violens, comme ceux que l'on éprouve en toussant, éternuant ou en tombant. Les femmes souffrent aussi bien ces secousses que les hommes, à quoi il faut ajouter encore l'enfantement.

3o. Le Créateur, qui fit tout bien, a sans doute aussi créé les anneaux abdominaux, et les a proportionnés en force aux forces et à la vigueur du corps chez les deux sexes (1). C'eut été certainement une faute impardonnable du Créateur, s'il avoit pourvu l'homme fort, et destiné à

(1) Chez les animaux nous ne remarquons que très-rarement cette maladie.

de rudes travaux, d'anneaux abdominaux foibles; qui oseroit supposer une pareille contradiction dans l'ouvrage de la divine sagesse? Ainsi les hernies, les peines qu'elles répandent sur le genre humain, sont dues en grande partie aux culottes de l'enfance. Si pour être plus qu'équitables nous nous bornons aux deux tiers, la proportion des hernies du sexe à celles des hommes seroit toujours comme 1 à 8 1/3. Nous trouvons en France, dans une seule génération, cent mille hernies ou individus misérables dont certainement vingt mille périssent dans les douleurs les plus aigues de cette cruelle maladie.

On peut donc regarder l'arêt des culottes comme prononcé.

Je me permettrai, pour conclure, encore une observation. Rien de plus pernicieux pour l'espèce humaine que cette misérable mânie d'habiller tout de suite le petit garçon en homme, et la petite fille en femme. Rousseau dit: „ Nous naissons, pour ainsi-dire, en deux fois, l'une pour „ exister, l'autre pour vivre; l'une pour l'espèce, l'autre „ pour le sexe. — Jusqu'à l'âge nubile les enfans des deux „ sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue; même „ visage, même figure, même teint, même voix, tout est „ égal: les filles sont des enfans, les garçons sont des „ enfans; le même nom suffit à des êtres si semblables „ (1).

(1) Emile. T. II. P. 96. Edition de Rousseau, des Deux-Ponts.

Les enfans se ressemblent parfaitement dans leurs premières années (1).

Malgré la différence sexuelle, leurs organes générateurs sont absolument sans effet et n'appartiennent en quelque sorte encore à aucun sexe.

Il y a plus; les enfans dont le caractère respectable est fondé sur l'innocence, la candeur et la simplicité, n'ont aucune idée de la différence des sexes, quand même elle attireroit leurs regards! c'est la différence de l'habillement qu'ils doivent porter un jour, et qui devroit leur être donné plus tard, qui les rend attentifs à la différence de leur sexe, et cette attention leur fait perdre leur sainte innocence. Ils veulent entr'eux être mari et femme, et s'abandonnent à des obscénités qui perdent corps et âme. C'est en les rangeant chacun dans la classe distinctive de leur sexe; c'est en établissant une ligne de démarcation (2) entre les petits garçons et les petites filles que l'on détruit

(1) Il est entendu cependant que les garçons conservent le caractère indélébile de virilité qu'ils ont reçu de la nature, ainsi que les filles, celui de leur sexe.

(2) C'est encore ici que l'on suit cette misérable maxime, *divide et impera*. Si l'on ne s'avisait pas très-mal-à-propos de séparer les garçons d'avec les filles; la crédulité, l'opinion, le vice et la vie dissolue des personnes faites, influeraient infiniment moins sur les enfans, et la vie entière des hommes; car c'est dans la tendre enfance que se pose la pierre fondamentale de nos égaremens et de nos malheurs.

l'innocence de leur âge, et que l'on renverse toute leur petite république de fond en comble. L'innocent badinage et les jeux, en un mot, tout ce qui se passoit entr'eux sous l'égide sacré de la pureté de leur âme, est perdu. Le cœur se gâte, la raison s'altère, le corps s'affoiblit. Ces petits êtres, que la nature dans les jours heureux de l'enfance attire lesuns vers les autres par leur goût folâtre et les mêmes affections, qui s'aiguisent, se polissent mutuellement, acquièrent les mêmes inclinations, apprennent à s'entendre, à se supporter et à s'aimer, et posent ainsi la pierre fondamentale de la sociabilité, de l'union, de l'amitié, qui leur deviennent si nécessaires dans un âge plus avancé, ces petits êtres, dis-je, sont inhumainement séparés. Le corps et l'âme ne peuvent se perfectionner; on seme entre cette petite famille le germe de la haine et de la désunion; le garçon qui devrait être doux, abandonne sa douce compagne et s'attache à un homme. La petite fille qui aurait besoin de se fortifier, laisse là son vigoureux compagnon de jeux et s'attache à une femme; et celle qui doit un jour régir, gouverner le genre humain, n'acquiert aucune idée de son propre fond, elle est dominée par son imagination, sa sensibilité, et l'opinion des autres.

Parce que l'on ne veut pas que les enfans soient enfans dans l'âge où ils doivent l'être, que l'on en veut faire tout de suite des hommes et des femmes, il arrive

que dans l'âge mûr ils ne sont plus ni hommes ni femmes ; et ainsi gâtés de corps et d'esprit à la violette de leur printems, ils deviennent de tristes et pitoyables termes intermédiaires.

NON jamais les hommes ne deviendront hommes, si dans l'âge innocent de leur enfance ils n'ont pas été enfans, et s'ils ne peuvent pas dire : *multa satis lusi.*

REMETTONS donc ;

1o. LES enfans en possession de leur grand et primitif état d'enfance et de leurs droits, fixons-les de la manière suivante.

2o. FIXONS le terme de l'enfance des garçons à 14 ans, celui des filles à 12.

3o. DÉTERMINONS la forme de l'habillement de l'enfance d'une manière particulière et uniforme, absolument différente de celle des hommes faits.

4o. DONNONS aux enfans dont le sexe est encore nul, et qui ne doit être prononcé que plus tard, un même habillement sans la moindre différence.

5o. QUE l'on établisse un vêtement uniforme pour l'enfance, on posera les fondemens de l'égalité parmi les hommes.

6o. QUE la robe de l'enfant soit changée contre celle

de l'adolescent ou de la jeune vierge, comme chez les Romains, avec une certaine solemnité.

7°. On conçoit que dans le nouvel habillement proposé, les culottes, 1°. doivent être proscrites, ce qui retardera le développement du tempéramment de deux ou trois ans; et les pollutions désastreuses ne détruiront plus toute force et vertu chez l'espèce humaine, n'occasionneront plus ces hernies qui rendent des millions d'hommes misérables et malheureux; enfin ce fléau sera détruit. 2°. Toute cravate et couvre-chef est proscrit, le col et la tête devront à l'avenir être nuds. 3°. Tout ce qui peut intercepter la communication de l'air avec le corps, en gêner les mouvemens, toute espèce de liens et tout ce qui peut serrer ou comprimer, en manière quelconque, la circulation du sang, doit disparaître.

8°. L'habillement de l'enfance doit être sain, peu dispendieux, libre, léger, clair, simple et frais; le sage, l'excellent abbé Barthélemy, en parlant des Lacédémoniens, dit: „ Leur habillement consiste dans „ une tunique ou espèce de chemise courte, et dans une „ robe qui descend jusques aux talons (1). Les filles „ obligées de consacrer tous les momens de la journée „ à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices „ pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger

(1) Plut. *in agid.* T. 1. P, 823,

et

„ et sans manches, (1) qui s'attache aux épaules avec „ des agraffes (2), et que leur ceinture (3) tient relevé „ au dessus des genoux (4): sa partie inférieure est „ ouverte de chaque côté, de sorte que la moitié du „ corps reste à découvert (5). LYCURGUE ne pouvait „ soumettre les filles aux mêmes exercices que les hommes „ sans écarter tout ce qui pouvait contrarier leurs mou- „ vemens. Il avait sans doute observé que l'homme ne „ s'est couvert qu'après s'être corrompu; que ses vêtemens „ se sont multipliés à proportion de ses vices; que les „ beautés qui le séduisent perdent souvent leurs attraits „ à force de se montrer; et qu'enfin les regards ne souillent „ que les âmes déjà souillées. Guidé par ces réflexions, „ il entreprit d'établir par ses lois, un tel accord de „ vertu entre les deux sexes, que la témérité de l'un „ serait supprimée, et la faiblesse de l'autre soutenue. „ Ainsi peu content de décerner la peine de mort à „ celui qui déshonnorerait une fille (6), il accoutuma

(1) *Excerpt. manuscr. ap.* POTTER. *in not. ad* CLEM. ALEX. *pædag. Lib.* 2. *Cap.* 238. EUSTATH. *in Iliad. T.* 2. *P.* 975.

(2) POLL. *Lib.* VII. *Cap.* XIII. §. 55. EUSTATH. *ibid.*

(3) PLUT. *in* LYC. *T.* I. *P.* 48.

(4) CLEM. ALEX. *ibid.* VIRG. *Æneid. L.* 1. *v.* 320, 324, et 408.

(5) EURIP. *in* ANDROM. *v.* 598, *soph. ap.* PLUT. *in* NUM. *P.* 77. PLUT. *ibid. P.* 76. HESYCH. *in* Δωριαζ.

(6) MEURS. *miscell. Lacon. Lib.* 2. *Cap.* 3.

„ la jeunesse de Sparte à ne rougir que du mal (1),
„ La pudeur dépouillée d'une partie de ses voiles (2)
„ fut respectée de part et d'autre, et les femmes de
„ Lacédémone se distinguèrent par la pureté de leurs
„ moeurs. J'ajoute que LYCURGUE a trouvé des par-
„ tisans parmi les philosophes. PLATON (3) veut que
„ dans sa république les femmes de tous âges s'exercent
„ dans le gymnase, n'ayant pour vêtemens que leur vertu (4).

9°. INTRODUIRE l'usage, surtout pour les garçons, d'éviter tout attouchement de leurs parties.

D'APRÈS ces données, je proposerai l'habillement suivant, indistinctement pour les enfans des deux sexes.

1°. LES enfans auront la tête, le col, et la poitrine découverts, les cheveux sans poudre, sans frisure et coupés courts.

2°. ILS porteront des chemises amples avec un collet rabattu, ouvert sur le devant (et non sur le dos comme cela se pratique dans certains pays) jusqu'au défaut de la poitrine; les manches de la chemise seront d'une

(1) PLAT. *De republ. Lib. v. T. 2. P.* 452.

(2) PLAT. *In* LYC. *T. 1. P.* 48.

(3) PLAT. *De rep. Lib. v. P.* 457.

(4) Voyage du jeune ANACHARSIS, en Grèce. T. IV. P 226 — 228. 2d. Édit. à Paris. 1789.

largeur égale et convenable, se termineront audessus du coude et ne seront ni liées ni boutonnées, mais ouvertes, afin que l'air puisse arriver librement à l'aisselle, au haut du bras et à la poitrine; la chemise ne devra pas dépasser les genoux.

3°. En été ils porteront par dessus la chemise un large sarrau (non de laine) de toile, la couleur de ce sarrau devra être bleu - céleste, ou bleu - céleste et blanc rayé; chaque raye large d'un demi pouce de Paris (1). Ce sarrau aura un collet replié ou renversé, large de quatre pouces et qui devra être recouvert par celui de la chemise.

L'ouverture sur la poitrine (non sur le dos) ne devra point être boutonnée, car il est important que les enfans aient la poitrine libre ; ce sarrau n'aura aucune ouverture des côtés. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur le placement des poches; si on leur en donne, elles doivent être dans la partie extérieure plutôt que dans la partie intérieure du sarrau dont les manches devront être larges, ouvertes, et se terminer au dessus du coude, afin que les bras comme principaux outils soient libres et légers, exposés à l'air et se fortifier, (2) Ce sarrau ne

(1) Je préférerais pour le coup d'oeil et la propreté, l'étoffe rayée à celle de bleu uni. On pourrait, pour plus grand agrément, y ajouter une raye rouge, pour avoir les trois couleurs nationales.

(2) Les Romains allaient bras nuds ; les manches qui couvrent les bras leur paraissaient indécentes. Aulu-Gelle L. vii. C. xii. dit : „ *Tunicis* „ *uti virum prolixis ultra brachia et usque in primores manus ac prope in digitos*

dépassera les genoux que de deux pouces ; cependant il vaudrait incontestablement mieux que ce vêtement libre se terminât à deux pouces au dessus plutôt qu'au dessous du genou. La tunique des Romains se terminait aussi au dessus du genou , et les Romains savaient non-seulement ce qui était bon , mais aussi ce qui était honnête.

4°. En hiver les enfans auront dessous leur sarrau un second sarrau de laine également large et de la même coupe que celui de toile.

5°. Les bas devront se terminer au dessous et non au dessus des genoux , afin qu'ils restent libres et nuds : en été il conviendrait mieux de les faire aller nuds pieds ; on pourrait leur accorder des bas de fil bleu ou blanc , et en hiver des bas de la même couleur en fil ou laine.

6°. Les talons de leurs souliers seront bas.

„ *Romæ et omni in Latio indecorum fuit.* — *Hac antiquitate inductus* P. AFRICANUS „ PAULI *filius*, *vir omnibus bonis artibus atque omni virtute præditus*, P. SULPICIO „ *Gallo* , *homini delicato inter pleraque alia* , *quæ objectabat* , *id quoque probro* „ *dedit* , *quod tunicis uteretur manus totas operientibus* „ . Les anciens Germains avaient aussi les bras nuds ; TACITE dit en parlant d'eux ; „ *Partem vestitûs* „ *superioris in manicas non extendunt* , *nudat brachia et lacertos*„ . Les Lacédémoniens , comme le remarque M. l'abbé BARTHÉLEMY , étaient aussi toujours bras nuds , et ELLIS dans la description des femmes des esquimaux , dit : „ les manches de leurs habits de dessus sont souvent séparées du corps , et elles les ôtent ou les mettent à volonté , ne se servant que de cordons pour les attacher , de sorte que leurs bras , au fort même de l'hiver , sont exposés au froid jusques aux aisselles , ce qui , selon elles , contribue à la santé.„ Voyage à la baye de Hudson. P. 239.

7°. Les enfans porteront cette robe depuis l'âge de deux ans, sans aucun changement ni addition ; les garçons jusqu'à quatorze et les filles jusqu'à douze ans (1).

8°. Les enfans au dessous de huit ans, ne porteront jamais le deuil; ceux au dessus de cet âge, s'ils venaient à perdre leur pere ou mere, freres ou sœurs, auront seulement le collet de leur sarrau bordé d'un ruban noir, comme une marque du malheur qu'ils éprouvent et de la perte qu'ils viennent de faire.

9°. Toutes culottes, couvre-chefs, cols, cravattes, corps de baleine, ceintures, tabliers, jarretières, tout cela est proscrit de l'habillement des enfans.

Pour conclusion, j'ajouterai par supplément ce que le sage MONTAIGNE et l'immortel ROUSSEAU pensent de l'habillement des enfans; et le portrait de l'homme crayonné de main de maître, par SAVARY.

(1) Si ce mode de vêtement était admis comme un vêtement national, il serait bon que l'on voulût bien l'annoncer 1°. Une année avant à la Nation; 2°. que l'on commençât avec des enfans depuis deux ans jusqu'à neuf.

LES ESSAIS

De Montaigne, *par* PIERRE COSTE.

Londr. 1724. *T. I. Ch.* 35. *P.* 228 — 230.

„ Ou que je vueille donner, il me faut forcer quelque barrière de la coustume, tant ell' a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisois en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernièrement trouvées est une façon forcée par la chaude température de l'air, comme nous disons les Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dit la saincte Parole, est subject à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considérations à celles icy, où il faut distinguer les loix naturelles des controuvées, de recourir à la générale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaict. Or tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'éguille, pour maintenir son estre, il est mécreable que nous soyons seuls produits en estat deffectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger. Ainsi je tiens que comme les plantes, arbres, animaux, et tout ce qui vit, se treuve naturellement équippé de suffisante couverture pour se défendre de l'injure du tems.

Propterea que ſere res omnes, aut corio sunt
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ, (1)

(1) LUCRET. *Lib. IV. v.* 933, 934.

Aussi estions-nous : mais comme ceux qui esteignent par artificielle lumière celle du jour, nous avons esteint nos propres moyens, par les moyens empruntéz. Et est aisé à voir que c'est la coustume, qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations, qui n'ont aucune cognaissance de vestements, il s'en trouve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, et sous bien plus rude ciel que le nostre. Et puis, la plus délicate partie de nous est celle qui se tient toujours descouverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles : à nos contadins (1) comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous fussions néz avec condition (2) de cotillons et de greguesques (3), il ne faut faire doute, que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble-il difficile à croire? Entre ma façon d'estre vestu, et celle du païsan de mon païs, je trouve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon, à celle d'un homme qui n'eust vestu que de sa peau. Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat que tel qui se tient ammitonné dans les martes

(1) Contadin, *paysan*, de l'italien *contadino* qui signifie la même chose.

(2) *Avec un besoin absolu de porter des juppes et des culotes.*

(3) *Greguesques*, sorte de culote, du mot *gregues* qui signifie la même chose, et que MENAGE fait venir de *Græca*, comme qui diroit culote *à la greque*.

jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience: *Et vous, Monsieur*, répondit-il, *vous avez bien la face descouverte; hors moi je suis tout face.* Le Roi MASSINISSA jusques à l'extreme vieillesse ne put estre induit à aller la teste couverte par froid, orage, et pluye qu'il fist (1); ce qu'on dit aussi de l'Empereur SEVERUS. Aux batailles données entre les Egyptiens et les Perses, HÉRODOTE dit avoir esté remarqué et par d'autres et par luy (2) que de ceux qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Egyptiens qu'aux Perses: à raison que ceux-ci portent tousjours leurs testes couvertes de beguins et puis de turbans; ceux-là rases dès l'enfance et descouvertes. Et le Roy AGESILAUS observa jusques à sa décrépitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. PLATON conseille merveilleusement pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste autre couverture que celle que nature y a mise. VARRO tient, que quand on ordonna que nous tinsions la teste descouverte (3) en présence des Dieux ou du Magistrat, on le fit plus pour nostre santé et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverance.„

(1) CICERO *de senectute. C. x.*

(2) *Lib*: *III. P.* 186, 187.

(3) *Capita aperiri aspectu magistratuum, non venerationis causa jussere, sed ut* VARRO *auctor est, valetudinis, quoniam firmiora consuetudine ea fierent.* PLIN. *natur. hist. L. XXVIII. C.* 6.

ÉMILE,

ÉMILE,

Ou DE L'ÉDUCATION, *par* J. J. ROUSSEAU.

T. I. L. II. P. 176—180. *Aux Deux-Ponts* 1782.

„ LES membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroissement; rien de trop juste, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement français gênant et mal-sain pour les hommes, est pernicieux surtout aux enfans. Les humeurs stagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupissent dans un repos qu'augmente la vie inactive et sédentaire, se corrompent et causent le scorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, et presque ignorée des anciens, que leur manière de se vêtir et de vivre en préservoit. L'habillement de houssard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, et pour sauver aux enfans quelques ligatures, le presse par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de les laisser en jacquette aussi longtems qu'il est possible; puis de leur donner un vêtement fort large et de ne se point piquer de marquer leur taille, ce qui ne sert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps et de l'esprit viennent presque tous de la même cause; *on les veut faire hommes avant le tems.*

Il y a des couleurs gaies et des couleurs tristes ; les premières sont plus du goût des enfans ; elles leur siéent mieux aussi, et je ne vois pas pourquoi l'on ne consulteroit pas en ceci des convenances si naturelles ; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parce qu'elle est riche, leurs cœurs sont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion, et ce goût ne leur est sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens et les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non seulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompense, on voit même d'insensés gouverneurs menacer leurs éleves d'un habit plus grossier, et plus simple, comme un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit paysan. C'est comme s'ils leur disaient : sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, et qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur.

Tant qu'on n'a pas asservi l'enfant à nos préjugés, être à son aise et libre est toujours son premier desir ; le vêtement le plus simple, le plus commode, celui qui l'assujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices

et une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci laissant aux humeurs un cours égal et uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air; l'autre le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, et de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il suit de-là que les gens casaniers et sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, le même à peu près dans toutes les saisons, et à toutes les heures du jour. Ceux au contraire qui vont et viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, et passent la plupart de leur tems *sub dio*, doivent être vêtus légèrement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air, et à tous les degrés de température, sans en être incommodés. Je conseillerois aux uns et aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, et ce sera la pratique constante de mon Emile; en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver comme les gens sédentaires, mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier NEWTON, pendant toute sa vie, et il a vécu 80 ans.

PEU ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue; les Perses la couvroient de grosses thiares et la couvrent encore de gros turbans. J'ai remarqué dans un autre endroit la

distinction que fit HÉRODOTE sur un champ de bataille entre les crânes des Perses et ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compacts, moins fragiles et moins poreux, pour mieux armer le cerveau non seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions et toutes les impressions de l'air; accoutumez vos enfans à demeurer été et hyver, jour et nuit, toujours tête-nue.

EN général on habille trop les enfans et surtout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud: le grand froid ne les incommode jamais, quand on les y laisse exposés de bonne heure: mais le tissu de leur peau, trop tendre et trop lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. Aussi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans un autre mois. D'ailleurs, il paroît constant, par la comparaison, des peuples du Nord et de ceux du Midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à mesure que l'enfant grandit, et que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du soleil; en allant par degrés, vous l'endurciriez sans danger aux ardeurs de la zone torride. „

SAVARY,

Lettre XXXII. sur les Turcs.

Le Turc que l'ambition et la soif dcs richesses ne tourmentent point, dont l'esprit n'est jamais occupé par les chimères de l'intrigue, qui ne connoit ni l'envie qui flétrit l'âme, ni les sciences auxquelles on sacrifie trop souvent sa santé; le Turc, dis-je, qui se nourrit d'alimens sains et simples, qui vit au milieu de ses bosquets fleuris, de ses campagnes, à la culture desquelles il préside, de sa famille dont il est respecté, croît et s'élève comme un colosse. La salubrité de l'air qu'il respire, la douce température dont il jouit, les spectacles charmans qu'il a sans cesse devant les yeux, la vie paisible qu'il mène, tout contribue à fortifier son corps et à en prolonger la vigueur jusques sous les neiges de la vieillesse. C'est ici que le sculpteur, amoureux de son art, et rival des anciens, devroit venir choisir des modèles. A vingt ans il verroit de jeunes gens de cinq pieds six ou huit pouces, qui possèdent tous les charmes de leur âge. Un peu d'embonpoint couvre encore leurs muscles, qui bientôt, sailleront davantage. Leurs joues gracieusement arrondies ont une carnation animée; leurs yeux sont pleins de feu; leur menton se couvre d'un léger duvet que le rasoir n'a point touché; leur démarche a de la grâce

et de la noblesse; tout dans leur port, dans leurs gestes, annonce la force et la santé. Dans les hommes faits, les traits sont plus développés, ils montrent les jambes nues, et lorsque leurs manteaux sont relevés, on voit leurs muscles fortement prononcés; leurs bras sont nerveux comme ceux des athlètes. Ils ont les épaules larges et la poitrine élevée. Leur col délivré de ces liens qui dès l'enfance, captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la nature lui a assignées. Jamais une culotte étroite ou une jarretière ne les serre au dessous du genou; aussi cette partie de leur jambe n'est point étranglée, et leur genou n'est jamais trop saillant; en un mot tous leurs membres dégagés des entraves qui gênent nos mouvemens, et que l'habitude seule peut nous faire supporter, ont chacun leur forme naturelle, et observent entre eux ces rapports admirables, dont la perfection fait la beauté de l'homme. Lorsqu'ils se tiennent debout, toutes les parties de leurs corps sont parfaitement d'aplomb; s'ils marchent, une sorte de dignité anime leurs mouvemens. La force et la gravité se montrent dans leurs gestes; un air de majesté qui brille sur leur front, annonce qu'ils sont accoutumés à commander. L'orgueil et la dureté s'y font quelquefois sentir, mais on n'y remarque jamais la bassesse.

Les Mahométans qui habitent l'île de Crête sont tels, ils ont ordinairement depuis cinq pieds et demi jusqu'à

six pieds de haut. Ils ressemblent aux statues antiques ; et véritablement c'était sur de semblables modèles que les anciens travailloient. Il n'est pas surprenant qu'ils nous aient surpassé, puisqu'ils avoient sous les yeux une nature plus belle. Un jour que je me promenois avec un officier, aux environs de la Cannée, il s'écrioit à la vue de chaque Turc qui passoit : oh ! s'il m'étoit permis de choisir ici 700 hommes, j'aurois le plus beau régiment de France.

Dans un pays où la force et la majesté sont le partage des hommes, vous jugez bien, Madame, que la beauté et les grâces doivent être celui des femmes. Leur vêtement ne gêne l'accroîssement d'aucune partie de leur corps, et il se moule sur les proportions admirables dont le Créateur a décoré le chef-d'œuvre de ses mains.

LETTRE XXXVII

Parlant d'une novice d'Acrotiri.

Il faudroit, Madame, que vous l'eussiez vu pour vous en former une idée. Mes pinceaux tombent à ses pieds, et mes couleurs sont sans éclat devant sa figure céleste. Représentez-vous les traits admirables que la nature rassemble quelquefois, pour former le chef-d'œuvre de la

création. Admirez la beauté de leur ensemble, leur délicatesse exquise, leur jeu étonnant, leur perfection merveilleuse, et vous aurez une foible image de la novice d'Acrotiri; la fraîcheur de la jeunesse brilloit sur son front, une grâce animoit chacun de ses traits; des éclairs s'échappoient à travers ses paupières baissées; quelque chose de divin respiroit dans ses beaux yeux. Il étoit impossible de soutenir le feu de ses regards, sans éprouver au fond de l'âme une agitation profonde.